

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Marie de l'Incarnation : sa vie apostolique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 153-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Marie de l'Incarnation: sa vie apostolique*

Le 21 juin de cette année, Jean Paul II rappelait à notre attention la personnalité, la vie, l'œuvre d'une ursuline française du XVII<sup>e</sup> siècle : Marie de l'Incarnation, qui participa à l'implantation de l'Eglise au Québec.

Ce serait l'occasion de nouer, ou de renouer un contact combien vivifiant avec cette grande figure humaine et chrétienne. La sainteté n'est-elle pas le don permanent et sans repentance que le Dieu Père, Fils, Esprit fait de lui-même à la créature qui daigne l'accueillir en plein cœur de son être et de son existence quotidienne ?

Par obéissance, Marie de l'Incarnation a consigné par écrit cette œuvre divine en elle, dans deux grands textes, l'un précisant et développant l'autre. Il s'agit de la *Relation* de 1633 et la *Relation* de 1654. On annonce une réédition de ces écrits, devenus à peu près introuvables, et qui ferait suite à l'admirable édition des *Lettres*, due à Dom Oury (Abbaye de Solesme, 1971).

## I.

### **Le rêve d'une petite fille**

Une nuit, alors qu'elle avait environ sept ans, Marie de l'Incarnation rêve : elle jouait avec une compagne ; levant les yeux au ciel, elle le voit ouvert<sup>1</sup>. Avec calme et certitude, elle sait que cette forme humaine,

<sup>1</sup> Comme Ezéchiel (1, 1), comme Notre Seigneur au Baptême, comme saint Etienne (Actes 7, 56).

qui vient d'en haut, est Notre Seigneur, et qu'il vient à elle. « Cette suradorable Majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour. Je commençai à tendre mes bras pour l'embrasser (...) " Voulez-vous être à moi ? " — Je lui répondis : oui. »

Dans la fraîcheur et la spontanéité de ce premier songe<sup>2</sup> s'esquisse délicatement le visage spirituel de Marie de l'Incarnation.

Au matin, elle ne put s'empêcher de s'ouvrir aux siens : « Mon cœur se sentit si ravi de cette insigne faveur que je la racontais naïvement à ceux qui me voulaient écouter. » Elle sentit en elle une « pente au bien » ; s'entretint de tout avec Notre Seigneur ; à l'église, se mit à regarder « ceux qui priaient et leur posture » ; se retirait « parfois pour prier, poussée par l'esprit intérieur »<sup>3</sup>. Dieu façonnait une âme « pour la rendre son temple et le réceptacle de ses miséricordieuses faveurs », et cette âme répondait en un mouvement aussi pur que généreux, comprenant que cette plénitude abondante, elle ne pouvait la contenir qu'en « l'évaporant », vers Dieu et vers le prochain. Dès son enfance, elle eut « plus l'esprit dans les terres étrangères » qu'au lieu où elle habitait. A l'orée de sa vie mystique, nous la voyons appelée par le suradorable Verbe Incarné, et mystérieusement mue par l'Esprit en qui l'humilité de la créature devient toute-puissante sur le cœur du Père.

## **Une femme dans le monde**

A dix-sept ans, Marie Guyart, bien que se croyant destinée à la vie religieuse, fut mariée à Claude Martin : ses parents la voyaient d'humeur trop gaie et trop agréable pour le cloître ! Deux ans plus tard, laissée

<sup>2</sup> L'imagination, qui ne joue pour ainsi dire aucun rôle dans la vie mystique de Marie de l'Incarnation, en exerce un lorsqu'il s'agit de sa vie apostolique : vision en rêve du Canada (1634), vision d'un bâtiment « tout construit, en lieu de pierres, de personnes crucifiées » en 1639, juste avant de quitter la France. De plus c'est l'imagination qui semble donner toute son efficacité au réalisme naturel et surnaturel de Marie.

<sup>3</sup> Un jour, elle fera cette confidence à sa sœur Catherine : « Je me souviens que notre défunte mère, lorsqu'elle était seule dans son trafic, prenait avantage de ce loisir pour faire des oraisons jaculatoires très affectives. Je l'entendais dans ces moments parler à Notre Seigneur de ses enfants et de toutes ses nécessités. Vous n'y avez peut-être pas pris garde, mais vous ne croiriez pas combien cela a fait d'impression dans mon esprit. »

veuve avec un bébé, elle se débat dans les affaires de son mari qui périlclitaient. Dès lors, pour elle et pour son fils, elle ne désire que la pauvreté de Jésus-Christ, tout en manifestant dans son commerce une sagesse, un savoir-faire, une réflexion bien rares à vingt ans. Aussi, de nouveaux prétendants ne tardent guère à l'entourer : peine perdue. Elle entre au service de sa sœur Claude et de son beau-frère. D'abord humble servante, bonne à tout faire, puis responsable gérante de leur entreprise de transports. Là, elle sait imposer le respect, un certain souci de la bonne tenue et du langage surveillé, aux rouliers et débardeurs. Avec une tendre sollicitude, elle s'occupe également des pauvres, ses amis. Elle organise à merveille les travaux, se montre habile dans les tractations et toutes les difficultés. Et cependant...

« Cette grande application que j'avais à Dieu m'occupait toujours. Je me suis trouvée parmi le bruit des marchands, et cependant mon esprit était abîmé dans cette divine Majesté. (...) Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin, et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger des marchandises. Ma compagnie ordinaire était des crocheteurs, des charretiers, et même cinquante ou soixante chevaux dont il fallait que j'eusse le soin. J'avais encore sur les bras toutes les affaires de mon frère et de ma sœur lorsqu'ils étaient à la campagne, ce qui arrivait fort souvent. Lorsqu'ils étaient au logis, ils en prenaient soin eux-mêmes, et moi je les servais, oubliant, aussitôt qu'ils étaient arrivés, tous les soins<sup>4</sup> que j'avais eus en leur absence. (...) Et cependant tous ces tracas ne me détournaient point de Dieu, mais plutôt je m'y sentais fortifiée, parce que tout était pour la charité et non pour mon profit particulier. »

Tentée de « plusieurs pensées de bonne estime » d'elle-même, elle retrouve l'humilité grâce au cadavre pourrissant d'un chien qu'elle rencontre chaque matin, en allant à la messe. Elle le regarde se décomposer jusqu'à le voir « devenir à rien ». « Cela demeura si fort imprimé dans mon esprit, que jamais depuis, je ne sache avoir eu aucune pensée d'orgueil, qu'au même temps je ne disse en m'humiliant devant Dieu : " Ah ! je ne suis qu'un chien mort ! " »

<sup>4</sup> Soins : soucis.

Son fils n'est pas encore né qu'elle s'entretient de lui avec Dieu dans une attitude d'offrande. Elle pense à son Seigneur lorsqu'elle lange son nouveau-né et le jour où elle aura besoin d'une image pour traduire son état foncier d'abandon, elle n'aura pas à chercher bien loin : « J'étais comme un petit enfant, lié de toutes parts, qui est paisible et ne dit mot. »

L'appel intérieur à la vie religieuse se précise et les empêchements extérieurs s'accusent : son vieux père, sa sœur Claude, son beau-frère ne veulent pas la perdre dans leur entreprise ni n'acceptent qu'elle aille contre l'instinct maternel. Elle vit déchirée, tout en lisant dans la grande paix qui lui demeure en l'âme le signe non équivoque qu'il lui faut céder à l'appel. Le Seigneur lui donne de telles pensées : qu'il accomplisse donc tout lui-même !

Quinze jours avant d'entrer en Religion, elle connaît une douloureuse épreuve : son fils, alors âgé de douze ans, échappe à sa surveillance. Elle le recherche avec paix et angoisse, étroitement unie à Marie et Joseph, partageant leur inquiétude à la disparition de Jésus.

Toute donnée à Dieu et aux âmes, Marie de l'Incarnation n'a pas cessé une seconde d'avoir des entrailles de mère pour son enfant. Jusqu'à ses derniers jours, elle souffrira, dans l'intime de son tendre cœur, d'avoir dû l'abandonner et le faire cruellement souffrir. Les reproches qu'il lui adressait lui étaient autant de pointes douloureuses : « Vous avez sujet en quelque façon de vous plaindre de moi de ce que je vous ai quitté. Et moi je me plaindrais volontiers, s'il m'était permis, de Celui qui est venu *apporter un glaive sur la terre*, qui y fait de si étranges divisions. Il est vrai qu'encore que vous fussiez la seule chose qui me restait au monde où mon cœur fût attaché, il voulait néanmoins nous séparer lorsque vous étiez à la mamelle ; et, pour vous retenir, j'ai combattu près de douze ans, encore en a-t-il fallu partager quasi la moitié. Enfin, il a fallu céder à la force de l'amour divin et souffrir ce coup de division plus sensible que je ne vous le puis dire ; mais cela n'a pas empêché que je me sois estimée une infinité de fois la plus cruelle de toutes les mères. Je vous en demande pardon... »

Notre Dame avait retrouvé son divin Fils, occupé aux affaires de son Père. Il se pourrait que cette aventure, survenue alors qu'elle était « sur

le point d'exécuter » son dessein d'entrer chez les Ursulines, lui fit comprendre par toutes les fibres de son être maternel qu'elle était responsable du sort spirituel de son enfant ; l'amour humain se transforme en amour apostolique : Claude sera le premier objet de son apostolat. Elle cherchera à l'entraîner en Jésus ; c'est un cœur de maman que le Verbe Incarné enchâssa dans le sien et qui passa un accord avec Dieu : « que je portasse en cette vie la peine due à vos péchés et qu'il ne vous châtiât pas par la privation du bien qu'il m'avait fait espérer pour vous ». Nous l'avions vue soucieuse de soulager ses amis les pauvres ; le premier d'entre eux n'était-il pas Claude ? « Je ne vous ai jamais aimé que dans la pauvreté de Jésus-Christ, dans laquelle je retrouve tous les trésors. »

Ainsi, l'apostolat que nous allons revivre sera celui d'une femme gaie, agréable, à l'esprit vif avec quelque chose d'impétueux, qui a le sens des réalités et de l'adaptation ; celui aussi d'une jeune veuve, mère au cœur broyé, amoureuse de Dieu.

### **Une religieuse dans les Missions**

Au Canada, nous la voyons harcelée par les leçons de catéchisme, les multiples conseils à donner aux nouveaux convertis, demeurés parfois grands enfants. Elle porte le poids, spirituel et matériel, de la communauté et des personnes qui en dépendent, sous la terrible et constante menace des Iroquois ; en l'espace de trois mois environ, chaque année, elle a jusqu'à deux cents lettres à écrire, dont la rédaction ne peut se faire, le plus souvent, que par bribes ou à la place du repos nocturne. Néanmoins, Marie de l'Incarnation livre, dans sa correspondance, toujours la même sérénité, la même profondeur de pensée, la même « jouissance du Dieu éternel » : nul heurt, nul à-coup, mais un même rythme égal, à la fois grave et joyeux<sup>5</sup>, mesuré dans la sagesse et la clarté. Rien ne transparait de ses croix intérieures ou extérieures, dans sa prose et, sans doute, dans ses relations ; rien, sinon un amour plus ardent et plus parfait de Dieu et du prochain.

<sup>5</sup> « Il me semblait voler lorsque le travail était le plus pénible, par le concours de la grâce qui me possédait. »

## Mûrissements intérieurs

En dépit des circonstances et des dates<sup>6</sup>, il ne faudrait pas s'imaginer que Marie de l'Incarnation ait vécu d'abord perdue dans la plus haute contemplation, puis livrant les lumières reçues ; la formule « *contemplare et contemplata aliis tradere* » serait fallacieuse. Nous allons voir, au contraire, que toute sa vie apostolique est née et s'est épanouie au sein même de la contemplation et que cette dernière devient comme le lieu spirituel et géographique où se déploie toute activité. L'appel apostolique approfondit la vie mystique, et celle-ci enveloppe, illumine et transfigure le service du prochain. Partout et toujours, Marie vit, travaille en Dieu, pour Dieu, par Lui, avec Lui ; dans le dynamisme de son être, elle est vraiment « à Lui », comme elle l'avait accepté dans son rêve de petite fille.

Si, dès son enfance, Dieu la disposait à la vie apostolique, il ne l'a toutefois appelée que de façon progressive. A chaque nouvelle vague de Son amour qui précisait le lieu où, sans mesure, elle livrerait sa vie, correspondait un mystérieux approfondissement de l'Abîme divin. A la fois, Dieu l'attirait en lui, dévoilant insensiblement à cette âme docile<sup>7</sup> l'insondable commerce d'amour auquel elle participait, et il faisait naître en son cœur comme un feu, brûlant de se répandre par toute la terre.

## Amour - miséricorde

Une première ouverture décisive fut pratiquée, tout ensemble, vers ce qui sera la révélation de la Trinité sainte et vers sa vie apostolique. Le vingt-quatre mars 1620 (veille de l'Annonciation, la fête où l'Eglise célèbre l'incarnation rédemptrice), « sa divine Majesté voulut enfin elle-même me faire ce coup de grâce : me tirer de mes ignorances et me mettre en la voie où elle me voulait et par où elle me voulait faire miséricorde ».

<sup>6</sup> 1625 : Premier ravissement dans la Trinité sainte.

1627 : Deuxième ravissement.

1631 : Troisième ravissement et prise de voile.

1639 : Départ pour la Mission du Canada.

<sup>7</sup> « N'est-il pas vrai que Dieu est un objet si aimable, si doux et si ravissant, qu'il lui faut céder sans remise au moment où il paraît. Il en est de même de ses vertus et de ses œuvres divines... »

En un moment, elle connut tous les péchés qu'elle avait commis et se vit « toute plongée en du sang », son esprit étant « convaincu que ce sang était le Sang du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable (...) et que ce Sang précieux avait été répandu pour mon salut ». Elle vivra désormais par un don d'oraison<sup>8</sup> qui est « une liaison à Notre Seigneur Jésus-Christ touchant ses sacrés mystères depuis sa naissance jusqu'à sa mort ». Mais la Passion sera, un jour, le modèle de son apostolat avec laquelle il rivalisera. Marie s'efforcera « d'appliquer le sang de Jésus-Christ aux âmes que la barbarie et l'ignorance semblaient devoir exclure de leur salut ». Il s'agira de n'épargner « ni nos travaux ni nos vies pour la gloire de Celui qui a employé pour nous ses sueurs et son Sang ».

Pour l'instant, elle demeure dans « la vue des abaissements du Fils de Dieu », avec une familiarité amoureuse pleine de lumière et de respect. Enflammée, elle ne trouve de soulagement que dans l'amour des pauvres : « ils me faisaient tant de compassion que je me fusse donnée moi-même pour eux ». Ce dont elle souffre, c'est de la brûlante intensité des faveurs divines mais tout autant de ce que les hommes, au milieu desquels elle vit, ne pensent pas « en Celui qui nous est si présent et de ce qu'on (laisse) dans l'oubli cette divine Majesté ». Dans ce premier état, où Dieu ne lui a pas encore accordé les révélations suprêmes de son mystère et de la voie où il veut qu'elle marche, Marie de l'Incarnation éprouve les liens du Dieu créateur, tout-puissant, omniprésent, avec sa créature comme ceux d'un amour, mais oublié, méconnu. Alors, elle entre en jalousie : « J'avais en moi, par affection, toutes ces créatures, tous leurs cœurs et tout l'amour qu'elles eussent pu avoir, et j'offrais tout cela à Notre Seigneur en le caressant<sup>9</sup> d'une façon qui n'est connue que de celui qui m'en donnait la liberté. » Toute retirée au fond de l'âme — « étant en moi-même toute hors de moi-même » — elle présentait que son cœur parlait sans cesse à Dieu sous la pression d'une puissance qui l'agissait continuellement. « Je voyais bien que cette puissance-là provenait de l'impression du Sang précieux et des souffrances de Notre Seigneur... » Son esprit demeure appliqué à l'unité de Dieu qui le concentre et le dilate à l'infini : aussi, sort-elle de l'oraison « sans en

<sup>8</sup> « ... et remplie de cet aliment, je sortais dans les emplois où il m'avait mise, sans en sortir, et j'y rentrais par un redoublement d'amour... »

<sup>9</sup> Caresser : témoigner de l'affection, de la bienveillance.

sortir », ne sachant où arrêter son esprit, rencontrant Dieu « en toutes les créatures et dans les fins pour lesquelles il les avait créées », se contentant<sup>10</sup> en Celui qui remplit tout. Nous comprenons pourquoi elle pleurait de ce que les hommes ne se préoccupent pas de penser en celui qui nous est si présent.

### **Trinité - Lumière**

Et voici que cette dilatation infinie reflue vers le centre, pour un approfondissement, nouveau mais pressenti. Bien que « basse et vile créature sous une si haute Majesté », elle éprouve bientôt une tendance à posséder Dieu « par un titre qui lui était encore inconnu et qu'elle pressentait ». La réponse, une fois encore, prend deux directions : son cœur se voit enchâssé dans celui du Christ-Jésus qui, par ailleurs, lui découvre « ce qu'il avait fait pour les hommes, et jusqu'à quel point son amour l'avait réduit ».

Son désir d'entrer en religion se fait dès lors plus pressant. Et l'immensité divine devient un nid, un nid d'amour où il lui est demandé et permis de demeurer. La Trinité sainte lui révèle le commerce qu'ont ensemble les trois divines Personnes et l'abîme dans cette lumière.

### **Trinité et le Verbe**

Deux ans plus tard, en 1627, elle vit encore plus concentrée en celui qu'elle aime : la Trinité s'imprime une nouvelle fois en elle, tout absorbée en la Personne du Verbe. « Ce fut par des touches divines et des pénétrations de lui en moi et d'une façon admirable de retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi, je demeurai lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui par participation. » Mais ce qui est frappant, ce sont les premiers mots que Marie de l'Incarnation, promue à la dignité d'épouse du Verbe, lui adresse bouche à bouche : « Allons, mon Epoux, dans les affaires que vous m'avez commises. » Comme si cette pénétration extrêmement concrète dans le mystère divin précisait,

<sup>10</sup> Se contenter : avoir ce que l'on désire.

à la fois, ce qu'elle devait accomplir par appel et le mode de réalisation. En tout cas, ce dont elle est assurée, du moins l'imagine-t-elle, c'est qu'elle ne peut plus vivre au milieu de ceux qui n'aiment point son Seigneur : ou le rejoindre par la mort, ou, tirée de « ces malheurs et de cette corruption », exhaler, respirer son âme en lui, dans les rapports d'esprit à esprit. L'Esprit qui la tient captive dans sa volonté, la fait s'adresser au Verbe avec une privauté<sup>11</sup> et une hardiesse étonnantes concernant son désir de vie religieuse.

C'est toujours le même travail de concentration dilatante ; en chaque circonstance, se sont précisés le mystère divin et le lieu de sa vocation. Si, lors du premier ravissement dans les Personnes divines, il lui est communiqué que son nid gisait en elles, maintenant elle découvre son Epoux comme étant « le sein et la poitrine du Père éternel ».

« Dans ce sein, que je voyais aussi comme un Autel d'Amour, tous les bien-aimés du Père étaient logés (...) et je voyais que c'était aussi là ma demeure. (...) De plus, de ce sein amoureux sortait avec impétuosité un fleuve d'amour<sup>12</sup> qui recréait tout le ciel. »

En même temps s'imprime toujours plus en son âme un mouvement qui la pousse, en dépit de toutes les circonstances opposées, à devenir religieuse chez les Ursulines « parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes ». Le fleuve d'amour l'emporte ainsi dans le sein du Père et dans le service des hommes. Mais cette double et unique opération ne peut relever que de l'activité de Dieu : Marie s'en remet à lui.<sup>13</sup> Si bien qu'entrée en religion, elle se voit « sans plus de vouloir ni de pouvoir sur elle-(même) ». C'est l'heure choisie par la Trinité.

## **Trinité et Unité**

Le Père, le Fils et le Saint-Esprit se donnent et communiquent : « les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. »

<sup>11</sup> Privauté : vient de privé : apprivoisé, familier, marque une grande familiarité.

<sup>12</sup> La *Relation* de 1654 précise qu'il s'agit de l'Esprit-Saint.

<sup>13</sup> Se dessine alors, en filigrane, un nouvel aspect de sa vie spirituelle : la conformation au Christ-Jésus, dans l'occupation du prochain.

D'une relation générale avec Dieu-Amour et Miséricorde, Marie de l'Incarnation est donc passée à une impression lumineuse de la Trinité, puis à une union aux divines Personnes par le Verbe, enfin à chaque Personne dans le mystère de leur commune unité. Toute sa vie religieuse respire selon le rythme même de la vie intra-trinitaire, et son esprit trouve enfin où s'arrêter : « très évidemment, Dieu me fit connaître que c'était en Canada qu'il se voulait servir de moi ».

Il le fit par un rêve, survenu dans l'octave de Noël 1633. Mais cela ne va pas non plus sans déchirement. Bien que perdue dans le sein du Père et rencontrant partout « l'Objet de ses affections », elle pressent que Dieu la veut ailleurs : dans le monde, il lui donnait le désir véhément d'entrer en religion ; au couvent, il suscite en elle le pressentiment qu'elle ne vit là que dans l'attente de quelque chose, comme dans un refuge momentané. Une sorte de halètement spirituel <sup>14</sup> l'occupe sans cesse, qui la sollicite à un abandon toujours plus large, toujours plus profond, toujours plus absolu, et dans l'oubli des créatures où Notre Seigneur lui avait commandé de se plonger.

« Regarder les choses qui appartiennent à Lui, hors de Lui, s'attacher pour peu que ce soit à autre qu'à Lui, ce sont de grandes difficultés... » Même si, apparemment, la confiance accordée aux créatures vise à mieux répondre aux appels d'en haut.

Puisque c'est au moment précis où Dieu lui accorde la grâce de vivre, dans le Verbe, l'unité et la distinction des Personnes divines qu'il lui confie en songe là où il désire qu'elle le serve, le lieu de son apostolat lui apparaît comme émergeant des divines profondeurs, aussi désirable, aussi inaccessible qu'elles, sinon par grâce. Ce que le songe lui montre, en particulier, c'est « une place grande et spacieuse qui n'avait point de couverture que le ciel (...) le silence <sup>15</sup> y était qui fait partie de sa beauté ». N'aurions-nous pas ici l'évocation de certaines qualités de sa vie apostolique ? elle sera quelque chose d'immense, que Dieu seul protège, en qui elle s'épanouit. « Les saints qui vous voient dans le ciel, vous adorent en silence, et ce silence est un parler sacré dans lequel ils goûtent l'amour. »

<sup>14</sup> Compatible cependant avec la paix intérieure, « demeure de l'Esprit ».

<sup>15</sup> « ... rendre une demeure libre de tout bruit au divin Epoux, qui prend ses délices dans la paix et le silence. »

## Contemplation apostolique

Le fleuve impétueux qui jaillissait du Verbe s'épandait dans les saints, et Marie de l'Incarnation avait bien dû prendre conscience qu'il parvenait jusqu'à elle, malgré son indignité.

Le lendemain de sa profession, le Verbe lui donna à entendre « avec une très grande clarté qu'il voulait que désormais (elle volât) continuellement à lui, à l'imitation de ces Esprits suprêmes qui sont les plus proches de lui, qui le connaissent, qui l'aiment et qui sont l'habitation de sa divine Majesté ». Les choses se précisent encore. Après lui avoir fait connaître sa vocation générale, puis sa vocation particulière, (« c'était en Canada qu'il se voulait servir de moi »), Dieu « en a fait l'exécution de façon toute merveilleuse, sans que j'aie rien fait de ma part que d'acquiescer à ses divines volontés ».

L'Esprit se met à agir de manière plus intime et plus brûlante. Il ouvre son âme aux « touches et écoulements divins » qui lui donnent une intelligence nouvelle de l'Écriture. « Or cela a mis dans mon âme un extrême désir de la vie apostolique, et sans regarder mon imbécillité, il me semblait que ce que Dieu me versait dans le cœur était capable de convertir tous ceux qui ne le connaissent et ne l'aiment pas. » Les conseils évangéliques, les « divines maximes du suradorable Verbe Incarné » deviennent autant de soleils, d'éclairs et d'étincelles qui l'embrasent davantage, la guident et la dirigent.

A son tour, le Verbe Incarné la nourrit et lui découvre « ses biens et le souverain domaine et pouvoir que son Père lui avait donné sur les cœurs, par les victoires qu'il avait remportées sur l'empire de la mort et de l'enfer, par l'effusion de son Sang précieux ». On sent que Marie est entrée dans un courant bouillonnant de vie, qu'elle a enfin trouvé sa place. Le rythme de sa phrase, son ardeur, la prolifération rapide des images nous la découvrent tout arrachée à elle-même, tout emportée. « C'était une émanation de l'esprit apostolique qui n'était autre que l'Esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradorable Maître et dans le zèle de sa gloire à ce qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon corps était dans le monastère, mais mon esprit

qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. » Avec la rapidité du feu qu'attise le vent, elle parcourt en esprit l'univers entier, mais s'élançe aussi vers le Père en mille cris, « comme autant de flèches qui me perçaient le cœur d'une angoisse amoureuse à ce que le Père éternel fit justice à ce sien Fils bien-aimé contre les démons qui lui ravissaient ce qui lui avait tant coûté ».

Non seulement, elle expérimente l'activité de l'Esprit en elle qui la pousse dans la « vastitude » des Ecritures et du monde, non seulement elle presse le Père de faire justice en faveur de son Epoux, mais elle s'entretient encore continuellement avec celui-ci dans des communications intérieures.

Quant aux sauvages : « je les porte tous dans mon cœur, d'une façon pleine de suavité, pour tâcher, par mes pauvres prières, de les gagner pour le ciel et je porte dans mon âme une disposition constante de donner ma vie pour leur salut, si j'en étais digne, en m'offrant en continu holocauste à la divine Majesté pour la conservation de ces pauvres âmes ». Notre Seigneur lui avait fait entendre qu'il voulait la voir voler continuellement vers Lui, comme ces Esprits suprêmes qui sont les plus proches de lui, elle comprend maintenant que d'être choisie pour l'apostolat est un bien si inestimable que « pour l'obtenir il faut plus aimer que tous les Séraphins, car cela se doit gagner par amour... ».

Ainsi, l'apostolat manifeste sa contemplation vivante : né en elle, il l'exalte, la décuple, l'approfondit toujours plus dans le sens d'une relation personnelle et intime avec le Verbe Incarné, vers le Père, sous la motion de l'Esprit-Saint. Il sera bien normal de découvrir dans l'apostolat les mêmes exigences, les mêmes appels, la même structure que dans la vie mystique ; l'une et l'autre ne font qu'un, comme à la psalmodie chorale « pendant qu'un côté récite son verset, je me familiarise à Notre Seigneur touchant le sens de ce qui se dit, ou bien je suis l'occupation qu'il me donne, et quand notre côté récite le sien, je passe de l'acte intérieur à cet extérieur, et ainsi, l'un correspondant à l'autre, je ne sors point d'avec cette divine Majesté ».

## II

### Apostolat : commerce d'amour

Dès que le désir de l'apostolat naît dans le cœur, il est présence d'un don de Dieu. Mais ce don, seul un fidèle recueillement peut le déceler plus « par une confiance douce et amoureuse, et par une longue persévérance, que par un bouillon ardent et par une agitation continuelle ». Encore bourgeonnant, l'apostolat exige une attention à Dieu, pure comme un chant et jailli « en apparence, contre toute la raison humaine ». L'inclination naturelle ne saurait donc suffire : l'appel de Dieu apporte en l'être comme des dimensions nouvelles, dont une mortification de « cinq ou six ans » permettra de faire un bon jugement. C'est dire que le don de l'apostolat s'enracine chaque jour un peu plus dans l'âme selon les transfigurations successives de la vie intérieure.

Marie de l'Incarnation lit dans cette vocation une grâce, une miséricorde et un bien inappréciable. N'est-il pas, en effet, « communication de la plénitude de (l')esprit » de Notre Seigneur ? Quelle créature serait-elle digne de cet emploi, ou pourrait-elle le mériter ? « Il faut que son amour en fasse le choix, et quand il le fait (...) c'est gratuitement. » Mais alors, la créature ne peut que rentrer davantage encore « dans son néant » où, à cause de sa bassesse, elle éprouve de la honte à envisager seulement de telles choses. Cette concentration dans l'humilité de la créature se dilate soudain : « celui qui allume dans mon cœur ce feu qui me consume est assez fort pour tirer sa gloire de la plus faible et plus chétive de toutes les créatures ». Car « sa puissance et sa bonté se font paraître où il lui plaît, et elles opèrent ses merveilles **par** qui et **en** qui il veut ».

Marie de l'Incarnation, qui se voit sollicitée à devenir apôtre, ne sait comment trouver les moyens de répondre : elle ne cesse d'assaillir du même feu le cœur du Père. « Vous ne sauriez croire néanmoins, combien je fais de saillies <sup>16</sup>, ni combien de fois le jour mon esprit est transporté pour importuner Celui qui me peut seul ouvrir la porte. » Les liens d'amour se resserrent entre la créature et le créateur tandis qu'elle s'affaire à trouver une aide et des appuis humains. C'est là, d'ailleurs,

<sup>16</sup> Saillie : impétueux mouvement de l'âme.

une leçon d'ordre général que Marie proposera à son fils : « Mais que ferez-vous dans l'impuissance où vous êtes de suivre Dieu et d'imiter sa perfection ? Pour moi, quand je me vois dans cette impuissance, je tâche de me perdre en lui ; je fais mon possible pour m'oublier moi-même afin de ne voir que lui, et si mon cœur en a le pouvoir, il traite avec lui familièrement. Pour vous parler ingénument, ma vie est d'entretenir continuellement ce commerce. » Ces ardentes saillies, cette poursuite du Père ne tendent pas seulement à obtenir que le désir de l'apostolat, qui ne cesse de croître et d'unir à Dieu, soit exaucé, mais elles sont encore une imploration pour « un dépouillement de tout intérêt propre » ; car il s'agit d'une œuvre où les âmes doivent chercher « à le contenter, et non pas à se satisfaire elles-mêmes ».

Dans ce « commerce d'amour », la volonté humaine, toujours plus, accueille la volonté divine qu'elle finit par devenir «... je ne pouvais rien vouloir, me voyant toute changée en sa divine volonté, laquelle me charmait le cœur »<sup>17</sup>. Elle ne vise qu'à une chose : « ne pas interrompre l'agir de Dieu ».

Dieu peut alors agir, il permet que les projets se réalisent ; le Roi du Ciel a répandu ses bontés infinies et Marie de l'Incarnation voudrait qu'elles retournent à Lui avec le même infini d'amour. Elle aspire à ce que la réponse assume l'ampleur et l'intensité du don de l'appel. Elle vivra son apostolat comme une convocation brûlante de toutes les âmes à aimer son Seigneur et leur Seigneur : elle aimera davantage Dieu grâce à ces âmes qu'elle lui aura gagnées et qui à leur tour l'aimeront. De même que les myriades de créatures sont nécessaires pour révéler quelque chose du mystère divin, ainsi Marie ressent le besoin que son amour pour Dieu s'exprime en des milliers de cœurs. Son apostolat sera une imitation et une revanche d'amour. « Ma volonté ainsi embrasée de l'amour de celui qu'elle connaît si libéral en son endroit par ses divines communications, s'est sentie poussée à l'imiter autant qu'elle le pourra faire dans la faiblesse de sa nature, faisant des espèces de

<sup>17</sup> Puisque l'apostolat est un don de Dieu, il doit le demeurer : « la divine Majesté me voulant entièrement dépouiller et dénuer de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avait commandées, voulant que tout fût d'elle et non de la créature... ». La vie mystique ou apostolique est toujours l'œuvre de Dieu d'abord, et la « réponse de l'âme est de se laisser emporter en répondant amoureusement ».

sorties hors d'elle-même pour se communiquer au prochain en lui faisant du bien. »

« C'est ce qui me perce le cœur que son incompréhensible bonté ne soit pas connue, aimée, adorée et glorifiée par des créatures mêmes dans lesquelles il est et qui sont capables de le connaître, de l'aimer, de l'adorer et de le glorifier. » C'est pourquoi, elle sort de l'oraison, sans en sortir, « le feu et l'amour dans le cœur », bien résolue à « tout convertir en Celui qui n'est qu'amour »<sup>18</sup>.

Son travail, sa vie ne sera donc qu'un entretien avec Dieu. Une amoureuse familiarité, une privauté intime la lient, en effet, au Seigneur qui lui découvre toutes les richesses de son Etre, de sa Parole, de son dessein « ... l'amplification de son royaume par la conversion des âmes ; de telle sorte que cet attrait m'emporte partout, tant dans mes actions intérieures que dans les extérieures ».

Il semble que, pour elle, les distinctions entre intérieur et extérieur, prière et action, ne gardent guère de réalité : il s'agit toujours d'un échange d'amour qui s'opère en Dieu. Cela est si vrai que nous la voyons parler, dans un trait de feu, à son Seigneur, alors qu'elle catéchise les sauvages : « Je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue pour dire à mes chers néophytes ce qu'il sent de l'amour de Dieu, et de Jésus, notre bon Maître. (...) Je fais quelquefois des colloques à haute voix en leur présence, et ils font de même. »

Le rayonnement de l'apôtre paraît bien dépendre de cet entretien continu, qui est « un flambeau », même dans les affaires temporelles. Son action est dialogue avec Dieu et travail dans le monde où Dieu « par la grandeur de son immensité est partout, et (...) par conséquent, dans ces créatures-là aussi bien que dans tout le monde ». Son cœur occupé de Dieu et par Lui, porte tous les sauvages « d'une façon pleine de suavité », de sorte que dans la vie courante, Marie garde un visage allègre ; un seul et même regard contemple Dieu et les hommes : « Il est vrai que comme la paix est exubérante dans le cœur et que l'Objet qui le

<sup>18</sup> Autrefois, c'était par l'austérité de sa vie et ses macérations que Marie s'efforçait d'« honorer les souffrances du suradorable Verbe Incarné, duquel je voulais gagner le cœur par revanche de ce qu'il m'avait ravi le mien ». Aujourd'hui, c'est par le déploiement de son activité apostolique.

tient uni à soi est infiniment agréable, l'extérieur paraît joyeux et de conversation et entretien agréable. Le monde appelle cela de bonne humeur, parce qu'il ne juge que naturellement et ne voit pas que c'est l'infini Bien que possède l'âme qui rend l'extérieur de la sorte. »

Quelques gouttes de lumière tombent — humbles aveux involontaires — de sa plume qui court sur le papier à lettres : la vie apostolique est alors définie comme une vie d'amour : c'est la charité qui fait vivre l'apôtre et gagne les âmes : « ... il n'y a de naturel si farouche que la douceur, la grâce et l'éducation ne polissent ». C'est bien parce que Marie s'est abandonnée entre les mains de Dieu, qui apaise l'impétuosité de son esprit par la solidité du sien, qu'elle peut agir « dans la douceur amoureuse » de l'esprit divin.

Un bon sauvage ne parvenait pas à se rappeler les prières. Écoutons Marie de l'Incarnation : « Il a la patience de se faire répéter dix ou douze fois une prière (...). » Quelques heures plus tard : « Il revient à mains jointes (...) et prie qu'on recommence à l'instruire. » La patience du courageux sauvage est certes grande, mais... celle de l'apôtre ne l'est-elle pas davantage encore ?

Ainsi, le travail apostolique se déroule dans une disponibilité généreuse, maintenue en une constante ouverture : « ... je suis prête à aller en tous les endroits du monde où l'obéissance me voudra envoyer ». Et cette ouverture embrasse même, dans l'humilité, le désir et la perspective de recevoir la grâce insigne de mourir en portant dans son corps les livrées de Jésus crucifié. Né de la prière, nécessairement limité dans son exercice concret, l'apostolat se consomme dans l'oraison. Marie revient souvent à cette grande vérité : « de votre cellule, gagnez des âmes à Dieu par vos prières ; vous en pouvez plus convertir par ce moyen que nous par nos travaux, et de la sorte vous vous<sup>19</sup> surpasserez de beaucoup ». Il prend alors l'amplitude de l'oraison et devient sans frontières : « mon unique souhait est le progrès et la consommation du royaume de Jésus-Christ ». Comme la vie mystique, il est constant appel vers un au-delà ; mais un au-delà qui reste présent, qui est Paradis et communion à l'Esprit du Christ.

<sup>19</sup> Et non pas « vous nous surpasserez » : la tendance à la perfection s'accomplit dans un souci apostolique.

## Lieux de l'apostolat : centre et paradis

« Ainsi de terrestre on devient spirituel en sorte qu'au milieu du tracas des affaires du monde, on est dans un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme et l'âme avec Dieu. » Un Père Jésuite va s'exposer, seul, parmi les sauvages, où il sera abandonné de tous secours humains : « il partit avec autant d'allégresse que s'il se fût allé dans le paradis ». Une précision relative à la terminologie de Marie de l'Incarnation nous aidera beaucoup à connaître son « monde » intérieur.

Certains mots reviennent fréquemment dans ses écrits : leur emploi ne tarde pas à nous apparaître en une surcomposition révélatrice. Il s'agit de centre, ciel, paradis.

Dès les premières heures passées en **religion**, elle éprouve sa vie nouvelle comme « un paradis de délices ».

Son **âme**, que Dieu tient dans ses embrassements, qu'il transforme toute en lui, au point qu'elle ne se voit plus<sup>20</sup>, elle en fait l'expérience comme d'un ciel, « où elle jouit de Dieu et où Dieu vit comme dans son Paradis ; où il n'y a rien de secret entre l'aimé et l'amante ».

Mais si l'âme est toute plongée dans cet Océan d'amour, elle respire tout unie à **Dieu**, comme à son centre : « ... depuis ce temps-là mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu et ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment » ; c'est de ce centre, lieu de paix, que tout procède.

Dès qu'une voix intérieure lui eût dit : « Demeure là, c'est ton nid », elle expérimente au fond de son âme un autre paradis : le mystère vivant des **trois divines personnes**.

<sup>20</sup> « ... nous avons un certain nous-même dans nous-même, lequel est plus préjudiciable à la perfection que toute autre chose (...) l'âme (...) quitte ce soi-même pour mettre Dieu en sa place. »

Le navire approche de la côte canadienne, une barque vient recevoir les passagers : « Lorsque je mis le pied en la **chaloupe** qui nous devait mener en rade, il me sembla entrer en paradis. »<sup>21</sup>

Ainsi, le même mot évoque indistinctement les réalités les plus spirituelles et les plus intérieures aussi bien qu'un objet sensible ou un espace géographique. C'est pourquoi, Marie de l'Incarnation parlera encore du « paradis terrestre des Hurons et du **Canada** » qu'elle se juge indigne d'habiter.<sup>22</sup> Et non seulement le pays de la mission lui est un ciel sur terre, mais il lui « semble que ces **bonnes gens** portent le Paradis avec eux ». Nous saisissons maintenant en vertu de quelle certitude vécue, Marie de l'Incarnation se trouve au centre d'elle-même, en Dieu, lorsqu'elle s'adresse à ses catéchumènes, mêlant à son enseignement des colloques avec le Seigneur. Nous sommes toujours sur cette vaste place silencieuse, dont le ciel sert de couverture. « Je ne me trouve jamais mieux en Dieu que lorsque je quitte **mon** repos pour **son** amour, afin de parler à quelque bon sauvage. » L'activité extérieure loin de la distraire, l'enfoncé davantage en Dieu, parce que les liens d'une charité substantielle l'unissent aux êtres, l'amour qu'elle ressent pour les autres est enfermé en celui de son divin Maître. « Nous aimons un Objet immense **dans** lequel nous vivons et **dans** lequel aussi je vous vois et vous embrasse par l'union qui nous lie en lui. »

Il semble donc que le mouvement par lequel Marie de l'Incarnation aborde son prochain soit Dieu même ; ce n'est pas en elle-même qu'elle agit, mais en Dieu ; voilà pourquoi elle ne vit jamais mieux en Dieu que lorsqu'elle quitte son repos pour Son amour. Les lois de l'apostolat recouvrent exactement celles de la vie mystique, où Dieu demande d'occuper la place centrale. Les purifications, passives et actives, comme l'activité missionnaire, tendent au même but : « suivre Dieu, c'est se quitter ».

<sup>21</sup> La fin de la phrase est intéressante « ... puisque je faisais le premier pas qui me mettait et en risque de ma vie pour l'amour de lui, qui me l'avait donnée ». Y aurait-il là le souvenir de la *Relation* envoyée en 1635 par les pères jésuites : « vivre en la Nouvelle-France, c'est à vrai dire vivre dans le sein de Dieu, et ne respirer que l'air de sa divine conduite ». (*Jésuites de la Nouvelle-France*, coll. Christus, n° 6, p. 72, D. D. B.)

<sup>22</sup> Cela, malgré les conditions de logement et de vie extrêmement précaires et inconfortables.

Quand on est uni au Verbe « l'on ne sait ce qu'on est ni si l'on est, parce que l'on est perdu dans cet Océan d'Amour qui engloutit tous les élus ». Dans son âme comme dans le monde, elle apprend à céder la place au Seigneur pour qu'« il en soit le seul Maître et Epoux et possesseur libre et paisible ».

Par son apostolat, Marie de l'Incarnation cherche à faire aimer et goûter Dieu : « Le psaume *Coeli enarrant gloriam Dei* avait des attrait qui me perçaient le cœur et m'emportaient l'esprit : " Oui, oui, mon Amour, vos témoignages sont véritables, ils se justifient d'eux-mêmes, ils rendent sages les plus idiots, envoyez-moi par tout le monde pour l'enseigner à ceux qui les ignorent. " J'eusse voulu que tous les eussent connus et goûté les délices qu'en ressentait mon âme. » — « Dans cette **union**, je sentais un grand **désir** que tant d'âmes fussent sincèrement converties, pour satisfaire au **désir** de Celui qui se présente à elles avec tant d'amour et qui veut être leur paradis et leur félicité en cette vie. » Ce désir, en l'apôtre, est participation à celui même de Dieu qui, sans comparaison, aime « plus l'âme que l'âme ne l'aime ».

Ainsi, pour Marie, les apôtres vivent en Dieu « comme des enfants dans le sein de leur Père bien-aimé », dont ils dégorgent sur les autres une ivresse sainte. Nous entrons ici dans un autre aspect de la condition apostolique, selon Marie de l'Incarnation : car, de son propre aveu, nous avons appris que le Verbe Incarné était le sein même du Père. Le paradis, le centre de l'apôtre est donc également le Christ Jésus, vers lequel se portent toutes ses affections. Le Canada demeure dans sa vie comme un paradis de croix et le lieu de l'Esprit.

### **Lieux de l'apostolat : paradis et croix**

Voulant, par sa vie apostolique, témoigner à Dieu d'un amour aussi fou que possible et qui soit communion à l'amour divin, Marie de l'Incarnation sait que seule la Croix est le lieu de cette effusion testimoniale. Le crucifix devant lequel elle priaît le lui faisait chaque jour comprendre un peu mieux : « C'est l'amour qui vous a réduit en cet état. Si vous n'étiez pas Amour, vous n'eussiez pas souffert de la sorte. » Le Canada lui sera indissociablement un Paradis et une Croix, dans laquelle elle passera (et fera passer) sa vie ; car, ce Paradis-Croix n'est-il pas Jésus,

et Jésus crucifié ? « Allons donc, au nom de Dieu (...) goûter les délices du Paradis dans les croix qui se trouvent belles et grandes (...) dans ce Nouveau-Monde (...) où l'on gagne des âmes au Roi des Saints. »

D'ailleurs, elle y avait été préparée par une vision imaginaire, peu de temps avant son départ. Elle vit un bâtiment « tout construit, en lieu de pierres, de personnes crucifiées », dont elle retira un « grand amour de la croix ». Elle marche un peu comme Jésus, paisiblement, vers le lieu de sa mission, dans les affaires que son Epoux lui avait commises, où « les croix et les épines naissent si amoureuxment que plus on est piquée, plus le cœur est rempli de douceur ». Mais ces épines et ces croix ne sont pas seulement celles que l'on peut imaginer dans l'existence d'un véritable apôtre : difficultés inhérentes à toute entreprise humaine. Il y a beaucoup plus, car le Canada, pour Marie, est surtout le lieu où agit l'Esprit de son Seigneur. Esprit qui crucifie au-dehors et au-dedans, et configure toujours mieux l'apôtre au Christ, dans son être et son agir, le transformant en une créature nouvelle, l'ouvrant à l'ineffable commerce des divines personnes ; car Jésus ne cessait de vivre dans la Volonté du Père. Peut-être, faut-il sous-entendre tout cela, lorsque Marie de l'Incarnation parle d'apôtres qui vont au travail avec « une élégance de Paradis ».

### III.

#### **Transformation de l'apôtre**

Lorsque Marie de l'Incarnation quitte la France, elle en est, dans sa vie spirituelle, à ce qu'elle appelle son onzième « état d'oraison » ; le mariage mystique<sup>23</sup> est chose acquise. Nous avons vu que, insensiblement, l'apostolat avait présidé, d'une certaine manière, au développement de sa vie mystique, et qu'une exigence de sainte ressemblance à Dieu naissait de son désir des missions. Des rayons de lumière et de sang l'avaient frappée, venant du cœur de la Trinité par le divin

<sup>23</sup> Si le mot « état » est bien d'elle, celui de « mariage mystique » semble dépendre d'une tradition. Elle n'utilise l'expression de « céleste Epoux » qu'après l'avoir lue dans une lettre que lui adressa le P. Eustache de St-Paul, Feuillant.

Crucifié, lui communiquant une connaissance amoureuse et l'aspiration à laisser déborder hors d'elle-même ces rayons, en s'assimilant à leur source.

Deux ans de travaux au Canada lui font prendre conscience, malgré, et grâce à sa qualité d'Épouse du Verbe Incarné, qu'il « faut changer d'état pour entrer dans les véritables sentiments de ces fonctions apostoliques » de la nouvelle Église et qu'il y a là un grand chemin « dans lequel, je vous assure que je n'avais pas fait le premier pas quand je suis sortie de notre maison de Tours ». Ce changement d'état intéresse tout l'être de l'apôtre.

Physiquement, il supporte le climat, l'exiguïté du logement, le manger, le boire, les odeurs incommodes des sauvages<sup>24</sup> : « Nous avons passé cet hiver aussi doucement qu'en France, et quoique nous soyons pressées dans un petit trou où il n'y a point d'air, nous n'y avons point été malades et jamais je ne me sentis si forte. Si en France on ne mangeait que du lard et du poisson salé comme nous faisons ici, on serait malade et on n'aurait point de voix ; nous nous portons fort bien et nous chantons mieux qu'on ne fait en France. » Il y a là, sans nul doute pour Marie de l'Incarnation, une marque évidente de la présence de Dieu : « Ne croyez pas que la saleté ou la pauvreté de nos néophytes m'en donne du dégoût ; au contraire, j'y sens un attrait qui n'est point dans les sens, mais bien dans une certaine région de l'esprit que je ne vous puis bien expliquer. »

Moralement, une transformation analogue s'opère, au point que Marie se met à « lire toute sorte de choses en sauvage », alors qu'en France, elle ne se fût « jamais donné la peine de lire une histoire ». Et Dieu lui donne un si grand courage qu'elle ne se connaît plus. Malgré son âge et les difficultés des langues, elle s'amuse elle-même à se voir les étudier « par méthode et par précepte, ce qui est très difficile ». Elle y trouve « des douceurs si divines (...) qu'elle (= la langue) enlève (son) esprit plus que ne le font les plus sublimes lectures ».

<sup>24</sup> «... quel plaisir de se voir avec une grande troupe de femmes et de filles sauvages, dont les pauvres habits, qui ne sont qu'un bout de peau ou de vieille couverture, n'ont pas si bonne odeur que ceux des dames de France. »

Bien sûr, la transformation la plus importante, de laquelle toutes les autres relèvent, est la spirituelle. « Savez-vous bien que les cœurs ont ici de tous autres sentiments qu'en France, (...) des sentiments tout spirituels et tout divins, car Dieu y veut le cœur si dénué de toutes choses que la moindre occasion lui serait un tourment, s'il y voulait d'autres dispositions que celles que la divine Providence fait naître à chaque moment. (...) Nous voyons néanmoins ici une espèce de nécessité de devenir sainte (...) ou il faut mourir, ou y prêter consentement. »

Marie revient souvent sur cette exigence de mourir à tout, car « il ne faut pas penser de pouvoir vivre dans cette nouvelle terre de bénédiction qu'avec un esprit nouveau ».

Une première manifestation de cet esprit nouveau est l'attitude de radical abandon, quelles que soient les circonstances : « Celui à la Providence duquel nous nous sommes abandonnées nous fait oublier nous-mêmes et toutes choses », et Marie ne retourne à elle-même et à toutes choses que dans la mesure où les bienfaits divins lui en rappellent l'existence : « nous ressentons tous les jours les effets de l'amoureuse providence de Dieu en notre endroit ». La vie apostolique est donc une vie qui se passe dans la plus pure, dans la plus étroite dépendance du bon vouloir divin et l'âme ne gardera sa paix que si elle est disposée, dans une douce confiance, à « agréer de moment en moment les dispositions » des desseins de Dieu sur elle. Que de fois, réduite aux dernières extrémités, Marie de l'Incarnation demeure paisible<sup>25</sup> et joyeuse : ne repose-t-elle pas dans le sein du Père ? « Croiriez-vous que pour quarante ou cinquante personnes que nous sommes, y compris nos ouvriers, nous n'avons plus que pour trois fournées de pain, et nous n'avons nulles nouvelles des vaisseaux qui apportent le rafraîchissement<sup>26</sup> à ce pays ? Je ne puis faire autrement que de me réjouir dans tout ce qu'il plaira à cette bonté paternelle de faire. »

<sup>25</sup> Dans une lettre à son fils, après avoir mentionné tous les malheurs qui affectent et menacent d'affecter la mission, elle finit en écrivant : « Tout ce que j'entends dire ne m'abat pas le cœur ; et pour vous en donner une preuve c'est qu'à l'âge que j'ai, j'étudie la langue huronne ; et en toutes sortes d'affaires nous agissons comme si rien ne devait arriver. En un mot, nous agissons à l'ordinaire. »

<sup>26</sup> Rafraîchissement : ravitaillement annuel en provisions fraîches.

Par ailleurs, l'apôtre ne tend qu'à imiter le Seigneur Jésus dans ses actions et à mettre en pratique ses paroles : elles sont esprit et vie « d'où vient (...) que nos actions sont véritablement spirituelles et vivantes ». Mais là encore l'initiative ne lui revient pas : « L'Esprit me possédait pour me faire marcher et agir dans les maximes du Suradable Verbe Incarné ».

Le service apostolique dans l'esprit de Jésus, où Marie de l'Incarnation veut consommer sa vie, tend normalement à s'intérioriser toujours davantage : l'assimilation au Maître se fait à chaque heure plus parfaite ; car, la « pratique des maximes de l'Evangile » s'accompagne d'une « douce familiarité avec Dieu », l'une renvoyant à l'autre. Cet incessant va-et-vient — mais le mot est inexact —, cette incessante contemplation au double battement, dont l'un devient cause de l'autre, opère une purification, terrible à la nature.

Les sens ne reçoivent aucune satisfaction : « L'esprit laisse la nature dans les pures croix qui s'y retrouvent, non seulement en elle-même, mais dans toutes les choses qui la peuvent rendre susceptible de croix. » Insensiblement, dépourvue de tout, Marie s'en réjouit, persuadée qu'ainsi elle ressemble mieux à Jésus-Christ et que c'est le propre de la « conduite amoureuse de notre bon Dieu d'éprouver ses enfants et ses meilleurs amis ».

Après un incendie qui ravagea, une nuit d'hiver, tous les biens et la demeure des Ursulines de Québec, Marie confie : « Mon âme n'eut jamais une si grande paix que je l'expérimentais en cette occasion, (...) je me sentais intimement unie à l'Esprit et à la main qui permettait et qui faisait en nous cette circoncision, comme étant une même chose avec sa très sainte volonté. » Jusque dans sa chair, elle ressent ce que « c'est que d'avoir épousé les intérêts du Fils de Dieu » : toute épreuve, toute souffrance la plonge plus avant dans le paradis de croix, car elle la vit dans « l'amour et l'union du Suradable Verbe Incarné par écoulements amoureux en lui ».

Grande est la peine des sens, certes : « je vous parle de la disette des choses temporelles, de la pauvreté du vivre, de la privation de toutes les choses qui peuvent consoler les sens, des peines qui les peuvent affliger, des contradictions, des adversités et des choses semblables ; non,

tout cela est doux et l'on n'y pense pas, quoiqu'il soit sans fin : ce sont des roses où l'on se trouve trop bien et je vous assure que la joie que j'y ressens m'a souvent mise en scrupule (...) ».

Pourtant, l'apôtre connaît une autre peine, plus épouvantable encore : « ... c'est une certaine conduite de Dieu sur l'âme qui est plus pénible à la nature que les tortures et les gênes. Et lorsque je vous dis que les ouvriers de l'Evangile sont morts et que leur vie est cachée en Dieu, ils ont passé par cette conduite, se joignant même à l'ouvrier et se rendant avec lui inexorables à eux-mêmes pour faire mourir toute vive cette nature qui est si nuisible aux parfaits imitateurs de Jésus-Christ. »

La pratique des maximes de l'Evangile va jusque-là, car Marie découvre dans sa prière qu'elles sont finalement une Personne, qu'il lui faut imiter et devenir dans et par son activité. Sa vie, elle la comprend comme « l'approche de Sa ressemblance ». La douce familiarité avec Dieu et l'accomplissement des maximes opèrent toutes deux la mort à soi-même et suscitent une générosité « d'une bien autre trempe ». L'une est effort généreux, l'autre, sensibilité et réponse aux touches délicates de Dieu.<sup>27</sup>

Ainsi, l'esprit intérieur loin de se voir étouffé par l'activité s'en trouve au contraire vivifié : l'âme enfin dégagée de ses liens « court et vole au-dessus des sens et de l'amour-propre ». A la mort de soi correspond l'envahissement de la force divine, qui permet de tout surmonter. C'est ainsi que l'apôtre transformé chaque jour en homme nouveau suscite, à son tour, des créatures nouvelles.<sup>28</sup>

<sup>27</sup> Les lois de l'apostolat et celles de l'oraison coïncident une fois encore : comment, en effet, un apôtre pourrait-il travailler à l'avènement du Royaume, si lui-même dans sa prière ne cède pas à toutes les injonctions de l'Esprit, si sa volonté n'est pas toute gagnée à Dieu ? car alors, « elle veut par une certaine force intérieure, qui vient d'une puissance secrète qui la meut. Et remarquez que cette puissance tend toujours à ce que Dieu seul soit le maître partout ».

<sup>28</sup> Souvent, à propos de la mission du Canada, Marie de l'Incarnation évoque l'Eglise primitive. Tout s'y passe comme dans un paradis nouveau, où règne un printemps nouveau et où les sauvages deviennent des hommes nouveaux, à la candeur d'enfants « qui fait voir que ce sont des âmes nouvellement régénérées et lavées dans le sang de Jésus-Christ ». Sous la pression du même Sang, ils seront apôtres eux aussi. Marie nous raconte mille histoires pleines de saveur où l'on voit à l'œuvre l'ardente foi des jeunes convertis.

Peu à peu, l'apôtre disparaît et dans cette disparition même il devient la présence perpétuée du Seigneur Jésus. L'âme avance d'abord « sans se peiner, toutefois, dans la pureté du cœur, dans la pratique des vertus et dans la droiture sur ses actions ». Puis, une paix<sup>29</sup> l'envahit insensiblement, « qui la met dans une espèce de nécessité de la fidélité pratique de l'imitation de Jésus-Christ, (...) l'âme dans sa paix voit tout d'un coup en son Jésus les vertus divines qu'il a pratiquées ; elle les voit (...) dans un attrait très doux, (...) enfin, elle ne peut et ne veut être qu'un continuel holocauste à la gloire de Dieu en l'honneur de celui de Jésus depuis le moment de son incarnation jusqu'à la mort de la croix ». Dans cette paix et par elle, l'âme est soudainement saisie et emportée : l'assomption de toute la vie apostolique dans et par la vie mystique s'achève : l'apôtre s'efforce de pratiquer dans son activité les saintes maximes « non avec effort ou contention d'esprit, mais par une douce attention à Celui qui occupe l'âme », en laquelle il ne cesse de s'imprimer, jusqu'à lui communiquer son esprit d'une façon sublime. L'apôtre devient un « martyr vivant » ; mais cela, il ne le reçoit pour l'ordinaire qu'après « beaucoup de sueurs dans son service et de fidélités à la grâce ». L'apostolat assimile l'apôtre au Christ crucifié, dont il partage la vie et les travaux ; non seulement il peut s'écrier avec lui : « Je fais toujours le bon plaisir de mon Père », mais aussi : « Mon Jésus est crucifié et je le suis avec lui. » L'Esprit de Jésus emporte l'âme, la « persuade, convainc et attire (...) doucement ».

Marie de l'Incarnation fait l'expérience que « notre union n'est jamais plus éminente que dans les travaux soufferts à l'imitation et pour l'amour de Jésus-Christ, qui était dans le temps de ses souffrances et surtout au point de sa mort dans le plus haut degré d'union et d'amour pour les hommes avec Dieu son Père. L'union douce et amoureuse est déjà la béatitude commencée dans une chair mortelle... ».

Toute configurée au Suradorable Verbe Incarné sous la puissante — douce et terrible — action de l'Esprit, Marie ne jette plus vers le Père des cris d'angoisse, mais avec une paix ineffable, elle est elle-même, dans le mystère de son être et de sa vocation consommée, comme le Sang de Jésus, « trait d'amour pénétrant et inexorable ».

<sup>29</sup> En étudiant les diverses acceptions de ce mot dans les écrits de Marie, nous pourrions établir comme un graphique de son évolution intérieure.

Son amour du Père, du Fils et de l'Esprit ne peut s'accomplir que dans un rayonnement, une effusion de cette paix et de cette joie qui possèdent son âme docile, car « la volonté ayant perdu son amoureuse activité, l'âme dans son unité et dans son centre, demeure dans un amour actuel, dans les embrassements de l'Epoux, le Suradorable Verbe Incarné. Cet état est un respir qui ne finit point. C'est un commerce d'esprit à esprit et d'esprit dans l'esprit (...) qui fait que les paroles de saint Paul se vérifient lorsqu'il dit : " Jésus-Christ est ma vie et ma vie est Jésus-Christ... " ».

L'apostolat lui a permis de vivre toujours mieux sa qualité d'épouse du Verbe, en qui elle rencontre le Père qu'elle aime dans l'Esprit : « ... et je suis sans cesse dans ce divin commerce, d'une façon et d'une manière si délicate, simple et intense qu'elle ne peut porter l'expression. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir. C'est un air<sup>30</sup> si doux dans le centre de l'âme où est la demeure de Dieu (...) que je ne puis trouver de termes pour m'exprimer. »

On devine avec quelle exultation Marie de l'Incarnation assistait à un Baptême de néophyte : la formule trinitaire et le geste résumaient toute sa vie.

Gabriel Ispérian

<sup>30</sup> Air : cf. 1 Rois 19, 12.